

Ville, femme, pays Pour Jean-Guy Pilon

Madeleine Monette

Numéro 162, été 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/98097ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

ISSN

1200-7935 (imprimé)

2371-3445 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Monette, M. (2021). Ville, femme, pays : pour Jean-Guy Pilon. *Les écrits*, (162), 120–125.

VILLE, FEMME, PAYS.
POUR JEAN-GUY PILON

Il aimait les villes. Il ne l'annonçait peut-être pas de prime abord, mais il a tenu à les saluer et à en faire des poèmes. Né dans une petite municipalité de Vaudreuil-Soulanges, il aimait les villes étrangères et sa ville d'adoption qui toutes débordaient les frontières. Il était séduit par l'humanité animée des villes, par leur vitalité culturelle indocile, par leurs échanges multiples et serrés qui se jouent de l'anonymat, par leurs promesses toujours renouvelées d'intimité, il était heureux et fragile à souhait dans les paysages urbains, où il cherchait *les pierres chaudes de la lumière*. Il aimait les villes parce qu'il savait s'éprendre des femmes, de leur corps, et qu'il était amoureux du féminin. Il les trouvait tendres, comme Lima. Il leur laissait ouvrir les bras, comme Buenos Aires. Il *enlevait chaque jour leurs vêtements magnifiques*, comme à Montréal. Il s'y voyait aimer, il s'y voyait mourir comme *au fond des canaux plats, verdâtres et pleins d'odeurs* d'Amsterdam. Il y attendait *l'éclatement de la mémoire du monde*, comme à Rome. Il y *corrigeait les itinéraires de la parole*, comme à Grenade. Il savait que le réel s'ouvre au plus près du corps, ville ou pays ou femme, quand la raison fraye avec le délire comme en poésie, quand la bienveillance côtoie la violence *comme eau retenue*. Les villes ont tant à nous apprendre sur ce que nous sommes. Et les poèmes de Jean-Guy Pilon sur les villes sont si révélateurs.

Le matin où une amie poète m'a appris le décès quelques heures plus tôt de Jean-Guy Pilon, notre conversation émue m'a rappelé un hommage que lui avait rendu la revue *Les écrits* en 2012 et pour lequel il nous avait offert un inédit. Dans un creux de tristesse, l'idée m'est venue de relire pour nous deux à haute voix ce poème intitulé *Le dernier regard*, que je venais de vite retrouver. Du grand animateur culturel qui n'avait guère écrit depuis 1977, nous regrettions par-dessus tout le fidèle ami et le poète, l'immense ami et le poète maintenant effacé, trop humble envers tout ce qu'il nous avait donné. Ce qui rendait cet homme des plus attachant à nos yeux, c'était sa sensibilité poétique, la délectation qu'il éprouvait à parler avec soin, tant dans la prudence que dans l'excès; c'était l'élan qui traversait son écriture sans réserve ni pudeur, dans l'abondance ou le manque, dans l'urgence ou la patiente émotion; c'était son besoin de la compagnie d'autres écrivains et écrivaines, ses attentes infinies envers la littérature; c'était son passé de poète écrivain et son présent de poète lecteur, sa quête du plaisir et son cœur souvent en fête, sa curiosité même dignement discrète, qui renforçait sa présence généreuse.

Dans *Le dernier regard*, qui préfigure sa fin comme tant d'autres poèmes où l'on voit que la mort habite sa vie en toute clarté, au détour des phrases et avec la force de constats qui n'ont rien de plaintif, qui traduisent plutôt la solidité rebelle de l'être et sa lucidité courageuse, le poète s'imagine regardant loin, *encore plus loin, dans les mirages confus de la baie de San Francisco*, paysage qui ne figurait pas dans *Pour saluer une ville*. J'ai donc cherché ailleurs des traces de la Californie, jusqu'à trouver un *douloureux bonheur*, celui d'un homme qui *rêve dans le temps de son corps*, au-delà de l'émoi d'une ville par un beau dimanche, à la fois *silence et mémoire*. C'était dans *Reconnaître sa demeure*, où le poète fait aussi défiler New York, Rio, Jérusalem, Amsterdam et Paris sans presque y toucher.

J'ai fait la connaissance de Jean-Guy Pilon en 1985, lors d'un colloque de l'Académie sur les relations culturelles Québec-USA, auquel il avait invité la jeune romancière que j'étais à parler de l'Amérique vécue. Je l'ai retrouvé peu après à Manhattan, pendant l'un de ses voyages de repérage dans le monde littéraire américain, sorte de prélude à de futures rencontres québécoises internationales. Ce soir-là dans un grand hôtel près de Central Park, aussi animé que s'il avait tenu salon avec les autres écrivains qui l'accompagnaient, il m'a confié à quel point New York l'attirait et le comblait. Là le cœur était *toute avidité*, avait-il écrit en 1963. *Ainsi s'est édifiée la ville, ainsi fut apprivoisée la ville-forêt. Dans les forces intenses de la vie, libérées. Là nous nous sommes reconnus: les symboles nous appartenaient.*

Il m'arrivait alors de dire que si l'on n'était jamais venu à New York, l'on ne pouvait pas savoir qui j'étais en train de devenir. Mais Jean-Guy Pilon et moi étions liés par beaucoup plus que notre attachement à New York et aux grandes villes étrangères, par beaucoup plus qu'un sens très fort du lieu, que lui appelait « la terre » dans ses poèmes en y mêlant nature et lumière, en repoussant aussi les bornes. J'avais trois ans lorsqu'il a fait paraître *Les cloîtres de l'été*. Malgré cette différence d'âge et de génération, malgré notre venue à la littérature à des époques distantes, dans des chapitres tout autres de l'histoire québécoise, malgré nos rapports particuliers à la langue et au réel social, malgré nos expériences distinctes du voyage et de la lecture, moi jeune femme d'à peine trente ans et lui homme au midi de sa vie, *les ponts faisaient naître les rivages*, chaque retrouvaille ramenait une joie mêlée de défi. Ses réalisations dans le monde littéraire et culturel ne se comptaient plus, ses titres de directeur des services culturels de Radio-Canada et de

président de l'Académie des lettres du Québec auraient pu être imposants, mais ses gestes disaient sans ambages sa volonté de soutenir la création, son désir d'accueil et d'amitié, son attrait pour l'autre. Le poète était devenu à sa façon un homme d'action, dont la vitalité et le dévouement tissaient des liens entre la littérature et les autres arts, entre les auteurs et les autrices de chez lui et du monde.

Aux yeux de certains, son souci des jeunes écrivains et écrivaines avait quelque chose de paternel. Jean-Guy Pilon tenait à une « continuité discrète, simple, en dehors du temps, une continuité de cœur », il souhaitait léguer un héritage « spirituel » comme Alain Grandbois avant lui, ce que nous a révélé Pierre Morency en publiant un échange émouvant de lettres datées de 2008. Pour moi cependant, il ne faisait pas figure de « père littéraire ». Il voulait ouvrir bien des portes, faciliter l'accès des nouveaux venus à la communauté des écrivains, mais même lorsqu'il nous demandait des extraits de roman ou des poèmes pour des lectures à la radio, qu'il allait confier à des comédiens ou à des comédiennes de talent... il faisait moins l'effet de nous tendre la main que de faire appel à nous, tant il y avait en lui de respect et de confiance. En cela il était élégant, toujours il s'agissait pour lui d'une étreinte humaine, d'une « complicité souriante » comme l'a suggéré si belle ment Pierre Morency. Et chaque possibilité de collaboration était un bonheur.

Le matin du 28 avril dernier, désespérée mais loin de vouloir secouer mes pensées de l'ami singulier que je venais de perdre, j'ai recherché une photo prise avec René Char dans les années 1950. Le poète français avait cédé le titre de son recueil *Les matinaux* à une collection des toutes nouvelles Éditions de l'Hexagone, grâce à une initiative hardie de Jean-Guy Pilon, et il avait accepté d'écrire un avant-propos aux *Cloîtres de l'été*, ou plutôt un « salut inaugural » selon son expression. Cigarette aux doigts, René Char fait l'effet d'un costaud aux côtés d'un Jean-Guy Pilon dans la vingtaine, tout mince dans son complet aux amples épaules, mains dans le dos et torse bien droit, haute chevelure épaisse et ondulée, air timide et souriant, avec un soupçon d'assurance touchante. « La meilleure des alliances se scelle ici *dans cette nouvelle parole* », lui avait écrit René Char.

Face à ce duo qu'on aurait pu croire improbable, je ne peux m'empêcher de songer à l'ouverture de Jean-Guy Pilon aux voix naissantes de la littérature, à sa recherche soutenue d'écritures saisissantes. S'il avait eu le cran à ses

tout débuts de solliciter René Char, il allait devenir à son tour ce poète essentiel et attentif, cet acteur culturel plein d'égards pour ceux qui se lançaient dans le métier. C'est ce qui m'a poussée en 2012 à terminer un court témoignage de mon amitié pour Jean-Guy Pilon par ces mots :

« quand ses mains reposent,
sous le souffle en suspens et
les yeux obstinés de la lecture,
c'est à peine si sa langue
s'accorde un répit, enrobée
de syllabes comme de couleurs
et de fruits, secouée d'échos,
alerte dans son lit, elle peut
être impatiente, sa langue,
dans la volupté de l'attente,
plus encore tranchante, mais
il ne désespère pas d'une autre
colère amie, de sa jeune
respiration étonnante »

La parole poétique qui avait interpellé René Char, parole *pour une autre lumière pour un autre langage*, exalte la vaste humanité de Jean-Guy Pilon. Elle l'a conduit, lyrique ou dépouillée, du sentiment d'un présent troué à la plénitude des sensations du réel qui s'offre à nous. Quand la démarche individuelle rejoint les aspirations collectives, le poète sait qu'il peut *parler pour ne plus attendre demain, ni les mois à venir, mais parce qu'il faut conduire ce jour à la joie des mots simples, d'un regard, d'une heure pleine et définitive*, il peut se demander si un pays n'est pas *une terre sauvage dont on ne voit jamais la fin ou les très chauds bras des filles dans toutes les villes du monde*. Jean-Guy Pilon nous rappelait que *l'amour n'est jamais définitivement acquis*, ville ou femme ou pays, mais il savait aussi être au monde avec autant de force que de fragilité, dans la connaissance profonde de ses limites, dans la colère ou le rire ou la douleur, s'il le fallait. Ah oui, ce rire.

« grand éclat de surprise
amusée, un brin sceptique,
dans l'excès passager qui
détonne à ravir »

Tant de fois je l'ai entendu au milieu de publics colorés, ou plus tard dans les tête-à-tête tranquilles de l'heure du thé, en croyant avoir le privilège de voir l'instant se dénouer, et toute retenue tomber.

Il y a une vingtaine d'années, lors d'une fête intime en son honneur dans la résidence de la gouverneure générale à Rideau Hall, nous étions trois à lire quelques-uns de ses vers devant la petite assemblée. Je me souviens de l'émotion tendue dont nous étions saisis, et des mots que nous lisions sans réserve. Jean-Guy Pilon survivait à une cruelle maladie, résilient et calmement résolu d'une accalmie à l'autre, mais toujours depuis les premiers symptômes ravageurs, l'heure était aux célébrations urgentes, aux tendres remerciements.

Dans mon exemplaire de *Comme eau retenue*, l'extrait de *Silences pour une souveraine* reste découpé délicatement au crayon. Pendant notre lecture en alternance, c'est à moi qu'il revenait par chance de lire *Nous sommes aujourd'hui / Pour le plaisir du plaisir*. Suivait aussitôt *Au fond du ventre / Nous dormons dans la légende et la neige*. À quoi venait s'ajouter *Dans le chant du monde*.

C'est sur cette étreinte du présent que je laisse partir Jean-Guy Pilon, que j'accepte son absence à Montréal, à New York, à Santiago, dans sa *patrie orgueilleuse et sans fin*. Puisque la vie comme la poésie sont histoires de *Noces*, d'élans et d'*appartenance irréductible à la terre*, dans *tous les replis de la planète*, d'un fleuve ou d'un *printemps prestigieux*. Aux heures sombres, je songerai au *corps d'allégresse* de son noyé qui *remonte les étages de la mer*. Entre autres pour la beauté renversante de ces mots.

Note: Les passages en italiques sont tirés ou adaptés du recueil *Comme eau retenue*. Les extraits poétiques datant de 2012 sont tirés du texte « Les déliés et les pleins », paru dans le numéro 134 de la revue *Les écrits*.

-

Romancière et poète, Madeleine Monette est originaire de Montréal et vit à New York. Elle est membre de l'Académie des lettres du Québec et du Parlement des écrivaines francophones. Son roman *Skatepark* reparaitra sous peu aux Éditions Mains libres.

